

Johari Gautier Carmona

Afrique :
Changement
climatique et résilience
Défis et opportunités

Préface de
Léandre-Alain Baker

Les Éditions Utopia

Collection Ruptures

Les Éditions Utopia
61, boulevard Mortier – 75020 Paris
contact@editions-utopia.org
www.editions-utopia.org
www.mouvementutopia.org

Diffusion: CED
Distribution: DOD&Cie/Daudin

© Les Éditions Utopia, novembre 2023

SOMMAIRE

Préface	9
Dérèglements climatiques, preuves et explications.....	13
<i>Tour d'horizon d'une catastrophe palpable</i>	13
<i>Le changement climatique décrit dans les études scientifiques</i>	22
L'isolement de l'Afrique dans la lutte contre le changement climatique.....	29
<i>L'Afrique: un acteur incontournable des négociations sur le changement climatique</i>	32
<i>De Cancún à Paris: les efforts pour un pacte mondial</i>	35
<i>Chine et Afrique: une relation étroite et houleuse</i>	37
<i>Un horizon incertain après le sommet de Paris</i>	39
<i>Faire avancer les accords de Paris</i>	43
<i>La dure réalité des sommets sur le climat après les quarantaines du Covid-19</i>	48
<i>Le premier sommet africain sur le climat et la déclaration de Nairobi de 2023</i>	52
L'eau, dans son état de rareté la plus critique.....	57
<i>Le niveau de la mer, une menace majeure</i>	59
<i>Sécheresse, déplacements et conflits</i>	62
<i>Le manque d'eau dans les villes: la double pression du climat et de la gestion</i>	66
<i>Production agricole, pression démographique et migration: une relation triangulaire menaçante</i>	69
<i>Une faible productivité agricole dans un contexte de forte démographique</i>	71

<i>Les défis de l'agriculture africaine au XXI^e siècle</i>	73
<i>L'agriculture intelligente face au climat: pour une révolution verte authentique</i>	76
Adaptation et atténuation :	
réponses mondiales et locales.....	81
<i>La Banque mondiale et la Banque africaine de développement</i>	82
<i>La Grande muraille verte pour le Sahara et le Sahel, un grand espoir africain</i>	84
<i>Les énergies renouvelables: un outil essentiel pour l'adaptation et l'atténuation des changements climatiques</i>	87
<i>Le Programme d'accélération de l'adaptation en Afrique (AAAP)</i>	90
<i>Un changement de paradigme pour faire converger adaptation et atténuation</i>	92
Le changement climatique et les messages d'un virus.....	95
<i>Le changement climatique comme catalyseur des pandémies et l'idée d'une transition accélérée</i>	98
<i>L'expérience africaine du Covid-19 et son impact sur la lutte contre le changement climatique</i>	105
La guerre russo-ukrainienne et son impact sur la lutte contre le changement climatique	111
<i>Le contexte mondial</i>	111
<i>Le regard africain</i>	113
Bibliographie	119
Remerciements	131

Préface

Par Léandre-Alain Baker

Au moment où j'écris ces lignes, un séisme d'une magnitude de 6,8 à 7,2 selon les instituts sismologiques a frappé le centre du Maroc, marquant ainsi le plus important tremblement de terre de son histoire. En Libye, un pays déjà affligé par plus d'une décennie de guerre civile, la tempête Daniel a ravagé le Nord-Est, causant des milliers de victimes et de blessés. Entre le 12 et 15 septembre 2023, l'île de Lampedusa située au large de la Méditerranée a été envahie par environ dix mille migrants venant de Libye et de Tunisie, ayant traversé la mer sur des embarcations de fortune, dans l'espoir de trouver une meilleure existence en Europe. L'accumulation inattendue et précipitée de tous ces événements plonge de plus en plus notre planète dans l'instabilité et la désolation.

Mais, le grand défi auquel l'humanité tout entière doit faire face est le réchauffement climatique et, l'Afrique, le continent le moins polluant, se trouve malheureusement le plus menacé. Dans son essai, Johari Gauthier Carmona nous présente un état des lieux détaillé ainsi qu'une analyse approfondie des conséquences du changement climatique sur ce continent. Ces conséquences incluent les famines récurrentes, les vagues de migrations massives, les conflits persistants et d'autres tragédies. Pour répondre à ces défis, l'auteur préconise également des solutions dont certaines sont bien connues de tous. Il est cependant regrettable de constater que les gouvernements concernés,

Afrique: Changement climatique et résilience

surtout les plus puissants, tardent à les mettre en œuvre, étant souvent entravés par un système qui, tout en produisant de la richesse, dévaste méticuleusement la planète.

En marge de la 78^e assemblée des Nations unies, le secrétaire général des Nations unies, Antonio Guterres, a organisé un sommet qu'il a qualifié de « sensé ». Lors de ce sommet, malgré l'absence des grands pollueurs tels que les États-Unis et la Chine, il a lancé un appel désespéré: « l'humanité, réticente à défaire sa dépendance aux énergies fossiles, a ouvert les portes de l'enfer ». Ce cri, au-delà de son caractère percutant destiné à nous interpeller, résonne comme le dernier soupir d'un animal blessé.

Il y a quelques années déjà, lors de son discours inaugural au IV^e sommet de la Terre le 2 septembre 2002 à Johannesburg, en Afrique du Sud, Jacques Chirac, alors président de la République française, avait tiré la sonnette d'alarme avec une phrase qui demeure gravée dans nos mémoires: « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. » Cependant, pour bien comprendre cette déclaration, il est essentiel de prendre en considération la suite de ses paroles: « La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer, et nous refusons de l'admettre. L'humanité souffre. Elle souffre de maldéveloppement, au Nord comme au Sud, et nous sommes indifférents. La Terre et l'humanité sont en péril, et nous en sommes tous responsables. » Et le président Jacques Chirac de conclure: « Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas. Prenons garde que le XXI^e siècle ne devienne pas pour les générations futures celui d'un crime de l'Humanité contre la vie. »

Au fil des années, l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre a engendré des vagues de chaleur terrifiantes et des incendies historiques à travers notre planète. Serait-il trop tard pour contenir le réchauffement climatique à 1,5 °C? Non, et c'est à cette réflexion que l'auteur nous invite, celle de bâtir une nouvelle humanité axée sur l'air pur et les énergies propres et renouvelables.

Préface

L'Afrique est le continent qui contribue le moins au réchauffement climatique, étant responsable d'une infime part des émissions de gaz à effet de serre, soit environ 4 %. Cependant, malgré cette faible contribution, elle demeure le continent le plus vulnérable aux perturbations climatiques. Parmi les 50 pays les plus touchés par le réchauffement, 36 sont africains.

Nous pouvons dès lors être d'accord avec l'écrivain Emmanuel Dongala qui dans son roman « Le feu des origines », transmet la pensée d'un de ses personnages en ces termes : « la symétrie de l'univers a été rompue. Toute force a son contre-pouvoir, chaque poison a son remède, et la restauration d'un équilibre nécessite que l'homme génère un nouveau modèle où la croissance économique prendrait en totale considération le respect de la nature. »

Johari Gautier Carmona se demande alors si l'Afrique est prisonnière d'un écocide mondial, si elle est un navire qui navigue muet et désolé vers cette tragédie qui guette l'humanité.

Léandre-Alain Baker est auteur, réalisateur et acteur congolais. Coauteur de l'ouvrage *De Dieu à Elléonore : cinq pièces du théâtre africain*, Lansman Eds, 2020 ; et réalisateur des films *Ramata* en 2008 et *Yolande ou les blessures du silence* en 2016.

Dérèglements climatiques, preuves et explications

TOUR D'HORIZON D'UNE CATASTROPHE PALPABLE

Si Ernest Hemingway revenait au Kilimandjaro en Tanzanie, il ne mettrait guère en évidence dans ses récits les neiges éternelles qui caractérisent ce merveilleux massif montagneux, le plus haut d'Afrique, dont on estime qu'il a diminué de plus de quatre-vingt-cinq pour cent au cours des cinquante dernières années.

En 2009, la BBC commentait déjà ce fait de manière inquiétante, lors d'un entretien avec le professeur américain Lonnie Thompson qui prévenait de l'évolution drastique. « Dans le futur, il y aura une année où nous verrons le Furtwängler et l'année suivante, il aura complètement disparu¹ », a expliqué Thompson.

Quelques années plus tard, en 2018, une journaliste reporter du journal *El País*, Tiziana Trotta, mettait en avant la fonte précipitée des hauts sommets d'Afrique de l'Est lorsqu'elle décrivait les couleurs perdues du mont Kenya dans le pays voisin. « Sur les 18 glaciers de la montagne qui existaient il y a un siècle, il n'en reste que 10 », a-t-elle expliqué dans l'article. Et peu après, en 2021, le reporter José Ignacio Martínez amplifie la triste image d'une catastrophe en plein essor : « Maintenant,

1. BBC World, « El Kilimandjaro se queda sin nieve », BBC.com, 3 novembre 2009.

de son sommet, germent des larmes brunes de terre qui serpentent du sommet jusqu'à la base, déformant ce paysage candide et uniforme qui le caractérisait autrefois¹. »

La preuve du changement est indéniable, mais elle va bien au-delà de l'esthétique. Le tremblement et la douleur sont transversaux. Ces deux massifs montagneux relativement proches abritent une énorme faune, ils sont une source de vie pour toute une région, et aussi un élément essentiel du patrimoine culturel des communes environnantes. Le mont Kenya et le Kilimandjaro sont tous deux considérés comme la « maison des dieux » – le sommet occidental du Kilimandjaro est appelé Ngàje Ngài, ou « maison de Dieu » en langue masai – et reflètent la crise spirituelle et environnementale que traverse tout un continent. Les autels les plus sacrés sont affectés par quelque chose qui ne se voit pas et ne se comprend pas.

S'il devait être repensé, le célèbre film du sud-africain Jamie Uys, « Les dieux doivent être fous » (*the gods must be crazy*, 1980), aurait aujourd'hui un tout autre décor et peut-être même une tonalité moins risible puisque, outre la saturation de certains objets peu nécessaires dans le paysage urbain et dans les milieux naturels (comme la bouteille de Coca-Cola qui tombe entre les mains du célèbre Bushman qui a donné vie au film), l'eau, qui reste l'élément vital pour la survie et la convivialité, se fait de plus en plus rare.

À la frontière avec le Nigeria, le lac Tchad, le sixième lac le plus grand du monde dans les années 1970, est devenu l'image la plus douloureuse d'une sécheresse dure et cruelle. 90 % de sa surface a rétréci au cours des quatre dernières décennies jusqu'à ressembler à un amas inhospitalier de flaques boueuses. Il ne reste rien de son bleu intense, celui qui a apporté paix et satisfaction à toute une région. « Les villes et villages qui bordaient autrefois la rive du lac sont maintenant séparés par

1. José Ignacio Martínez Rodríguez, « Las nieves (cada vez menos perpetuas) del Kilimandjaro », *Revista Climática* (periódico La Marea), 29 avril 2021.

des hectares de désert¹ », explique Mary Harper, rédactrice en chef de BBC Africa.

Dans une analyse rédigée spécialement pour le Sommet international sur le changement climatique qui s'est tenu à Paris en 2015, le journaliste Xavier Aldekoa expliquait qu'à la profondeur maximale de 7 mètres que pouvait avoir le lac Tchad (et qui le rend très sujet aux évaporations brutales), des projets insensés se sont ajoutés qui augmentent la pression sur le bassin. « L'utilisation excessive de ses eaux par la population, avec des projets d'irrigation gouvernementale impossibles et irresponsables, est, selon le PNUE (Nations unies pour l'environnement), responsable de l'assèchement du lac et il pourrait certainement disparaître dans moins de 20 ans. »

Par conséquent, une population de 40 à 60 millions d'habitants vivant de la pêche et cultivant les terres avoisinantes a été touchée. La perte des prairies a entraîné la famine et provoqué la migration de grandes populations vers la savane guinéenne au sud du bassin du lac, et en même temps l'effondrement économique a conduit à des affrontements et des tueries entre éleveurs et agriculteurs, et a ravivé les tensions religieuses qui ont conduit à la croissance et à la structuration du djihadisme au bord du lac. Le processus s'est enraciné de telle manière qu'en 2020, différentes organisations ont publié des analyses² sur la relation directe entre le changement climatique et la prolifération des groupes terroristes.

Avec un contexte similaire, bien qu'avec des manifestations disparates, les sécheresses extraordinaires que la Somalie a connues depuis 2016 ont changé toutes les réalités humaines dans la Corne de l'Afrique. Le cycle de l'eau a été

1. BBC World, « Por qué el lago Chad, uno de los más grandes del mundo, ha perdido más del 90 % de su superficie en cuatro décadas », BBC.com, 27 février 2018.

2. Parmi les différentes publications, il convient de souligner l'étude « Cambio climático e inestabilidad en el Sahel » de l'Institut espagnol d'études stratégiques (IEEE).

grossièrement déformé. Exposée au réchauffement des océans et aux courants changeants, la région a été frappée par une alternance de périodes longues et dramatiques d'inondations et de sécheresses. Comme l'explique un rapport d'OXFAM: « La pluie n'arrive plus à temps » (2010), et de larges populations d'agriculteurs démunis, près de 85 % de la population, sont incapables d'assimiler le changement en raison d'une extrême précarité et d'outils rudimentaires. Ainsi, un grand nombre de personnes sont obligées de vendre leur bétail, de retirer leurs enfants de l'école ou d'opter pour l'émigration, alimentant souvent des routes migratoires illégales ou des activités criminelles.

« La pluie n'arrive plus à temps. Après la plantation, la pluie cesse de tomber au moment où les cultures commencent à pousser. Et il commence à pleuvoir alors que les cultures ont déjà été détruites », explique Sefya Funge, une agricultrice éthiopienne interrogée par des représentants d'OXFAM. C'est une autre preuve de la grande difficulté que traversent les populations les plus démunies du continent africain. S'adapter au changement climatique devient souvent un casse-tête insurmontable car le climat s'est détraqué et les savoirs hérités des autres générations sont devenus obsolètes. La Terre s'exprime dans un autre langage, réagit de manière imprévisible, et les premiers à en souffrir sont ceux qui vivent, justement, de la terre (une immense majorité).

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Ils sont dantesques. L'agence Europapress soulignait en octobre 2019 que 2,6 millions de personnes avaient dû migrer à l'intérieur de la Somalie en raison du conflit et de la sécheresse, et soulignait que 5,4 millions étaient en situation d'insécurité alimentaire. Ces chiffres ne tiennent pas compte des personnes quittant le pays.

La Somalie et la Corne de l'Afrique en général sont le reflet d'un processus extrêmement complexe où la sécheresse se conjugue à des situations d'extrême violence, amplifiant l'ampleur de la catastrophe humaine dans un cercle vicieux. La faim et les déplacements se sont répétés depuis la grande sécheresse

de 2010 et à chaque fois que ces évènements se reproduisent, ils le sont avec des conflits sous-jacents ancrés dans les symptômes du changement climatique. La professeure Anna Lindley, spécialiste des migrations, de la mobilité et du développement, décrit ce scénario comme une « catastrophe funeste dans un processus de développement inversé¹ », qui affecte non seulement le pays qui subit la catastrophe mais aussi les pays voisins qui deviennent des refuges instables.

Le déplacement est en effet l'une des conséquences majeures et douloureuses du changement climatique. C'est peut-être l'une des dernières étapes d'une chaîne de tragédies qui affecte grandement la vie de chaque citoyen. Ce déplacement est le visage humain de la défaite et de l'abandon. C'est la voix de l'impuissance qui s'empare des peuples au milieu de la passivité générale et de l'inefficacité des instances administratives et politiques. Si aujourd'hui Chinua Achebe devait réécrire certains de ses romans, elle ferait peut-être revenir son protagoniste vedette – Okonkwo dans « Tout s'effondre » – de l'exil et lui ferait affronter la désolation imposée par la douleur de la désertification et de la famine, mais aussi l'absence de réponse ou l'incapacité à répondre à un problème aussi complexe et transversal que le changement climatique. Peut-être Donato Ndongo ferait-il aussi de même avec son œuvre célèbre « Le Métro », en situant Obama Ondo – un héros sans autre but que de vivre en paix et dans le bonheur – dans une terre inhospitalière et imprévisible, cruelle du fait de son instabilité et fureur naturelle, qui lui a fait perdre ses fondements écologiques, culturels et philosophiques, l'obligeant à chercher son pain quotidien dans une ville aussi lointaine que Madrid.

Les migrations ont toujours existé en Afrique, il ne faut pas se mentir. L'Afrique est en effet un continent où les flux migratoires, qu'ils soient historiques ou culturels, font partie du quotidien et de l'identité de ses peuples. Comme le

1. Anna Lindley, « Crise et déplacement en Somalie », RUA, Université d'Alicante, novembre 2009.

souligne l'UNESCO dans « l'Histoire générale de l'Afrique », les routes migratoires bantoues qui se consolident à partir du ^v^e siècle av. J.-C. ne représentent qu'une partie des flux qui ont structuré la complexe carte démographique africaine avec ses plus de 2 500 langues et ses innombrables cultures. Au-delà de ses frontières actuelles, l'Afrique d'aujourd'hui est le résultat d'innombrables échanges démographiques et commerciaux.

À noter également que les migrations climatiques ne sont pas nouvelles non plus. Cela est souligné par Brown (2008) dans son rapport sur les migrations pour l'OIM : « Les observations archéologiques suggèrent que les colonies ont souvent suivi un modèle de réponse au changement climatique. Les vagues migratoires, résultat de sécheresses ou d'inondations, ont grandement influencé la vie des civilisations d'Égypte et de Mésopotamie. De la même manière, il y a 60 000 ans, on estime que les premiers habitants d'Afrique ont émigré vers l'Europe et le Moyen-Orient pour des raisons climatiques à la recherche d'un habitat plus paisible pour leurs cultures. Pourtant, rarement ces migrations ont été effectuées dans un contexte aussi pressant que celui provoqué par les symptômes du changement climatique que la Terre connaît aujourd'hui. La sécheresse, les inondations, les guerres, les migrations et le manque de ressources pour pallier les problèmes antérieurs se sont enchaînés dans des cycles plus courts et plus douloureux.

L'une des grandes problématiques lorsqu'il s'agit de lutter contre le réchauffement climatique est la question des symptômes déjà existants et multipliés intensément ou prolongés dans le temps par les effets transversaux des dérèglements climatiques. De plus, les conflits parallèles ou connexes sont exacerbés, ce qui offre toujours un espace pour détourner le regard ou nier l'existence même du problème.

Le changement climatique est un phénomène complexe, extrêmement difficile à comprendre et à évaluer en dehors des domaines de la recherche sur le climat. À de nombreuses reprises, la manière de présenter l'information, le vocabulaire utilisé, ou tout simplement le moment ou l'orientation dans

laquelle la problématique du changement climatique est abordée peuvent faire l'objet d'interrogations d'intérêts politiques ou économiques. Tous ces facteurs font que l'information arrive souvent sans crédibilité et ce schéma est renforcé dans le cas de l'Afrique, puisque les innombrables campagnes de communication qui sollicitent un geste de charité envers l'Afrique ont créé l'image d'un continent assisté, irresponsable, incapable de s'occuper seul et de passer à l'action.

Il existe un débat ouvert sur la façon dont l'impact du changement climatique devrait être appréhendé et en particulier par les pays ayant une forte capacité de production industrielle et d'autres – comme c'est le cas de nombreux pays africains – détenant un grand patrimoine naturel. Le philosophe et écologiste Jorge Riechman l'expose dans une analyse claire qui met en lumière les questions clés pour parvenir à un accord mondial : comment évaluer en argent, monétiser non-arbitrairement le « capital naturel » ?

Malgré tous ces obstacles techniques et quantitatifs, un consensus timide selon lequel l'Afrique est la première grande victime du réchauffement climatique a été consolidé au cours des deux dernières décennies. Le journaliste Sebastián Ruiz-Cabrera (2017) explique que, lors du sommet sur le réchauffement convoqué à Marrakech (COP22), il était évident que, parmi les 50 pays les plus touchés par le réchauffement climatique, 36 sont des Africains. D'un autre côté, Amadou Sy, directeur de l'agence de « l'Afrique Growth Initiative », l'a clairement manifesté dans un rapport de Brookings sur les attentes causées par le sommet du changement climatique à Paris (2015) : « L'Afrique est le continent qui contribue le moins au réchauffement climatique en absolu et par personne. L'Afrique est responsable d'une infime partie des émissions de gaz à effet de serre, 3,8 % [...], et malgré tout, l'Afrique est l'une des régions les plus vulnérables aux dérèglements climatiques. »

Par rapport aux émissions de la Chine, des États-Unis et de l'Europe (respectivement de 23 %, 19 % et 13 %), le poids

du continent africain est absolument dérisoire, et réside ici, précisément, un grand problème structurel. Son exposition à l'augmentation du niveau de la mer, aux pluies torrentielles, aux sécheresses et aux conflits, et, surtout, les structures précaires de leurs systèmes de santé et les budgets alloués limités pour atténuer les effets causés par le changement climatique, font du continent africain le bouc émissaire des dérèglements climatiques avec toutes les souffrances et la férocité d'une tragédie sans précédent.

Encore une fois, l'Afrique est face à elle-même et dans l'attente d'un geste. Seule malgré l'histoire et son rôle presque inexistant dans la dérive d'un système destructeur et gourmand. L'ultimatum formulé par l'ONU en désignant l'année 2021 comme « une année définitive¹ » – pour accélérer la transition écologique – consolide ce portrait. Et comme toujours, l'image de l'Afrique réclamant la charité, quand, en réalité, le continent a toujours voulu chercher son indépendance (notoire dans cette troisième voie de la fin du xx^e siècle). L'Afrique est, une fois de plus, seule, comme Léopold Sédar Senghor a également raconté dans son poème: « Je suis seul sur la plaine / Et dans la nuit / avec les arbres froids recroquevillés de froid / Qui, coudes au corps, se serrent les uns tout contre les autres². »

Si nous creusions un peu plus les évidences que nous avons à portée de main concernant les origines du changement climatique, nous pourrions y trouver différentes explications sur les raisons et sur la façon dont l'humanité a accueilli à bras ouverts le réchauffement climatique avec une telle indifférence, pourquoi, malgré toutes les preuves scientifiques, pourquoi, malgré toutes les preuves, l'humanité reste impassible devant ce spectacle de souffrance et d'appauvrissement de la biodiversité. Le

1. ONU, «Trois décennies perdues dans la lutte contre le changement climatique: 2020 et le Covid-19 nous ont lancé un ultimatum», UN.org. 19 avril 2021.

2. Léopold Sédar Senghor, *Œuvre poétique*, poème «Je suis seul», Éditions du Seuil, 1980.

professeur Estigarribie met en évidence l'idéologie mercantiliste prédominante et décrit les dommages collatéraux d'un système productif épuisant et d'un consumérisme enragé et irrationnel. Les gouvernements et les organisations internationales n'ont pas répondu à un système qui, tout en produisant de la richesse, dévaste la planète. Cependant, il existe une lecture philosophique que l'écologiste Leonardo Boff (2013) résume comme suit : « Les mêmes forces et idéologies qui exploitent et excluent les pauvres dévastent également toute la communauté de la vie et sapent les fondements écologiques qui soutiennent la planète Terre. » Selon ces mots, le changement climatique peut être considéré comme le résultat d'un enlèvement. C'est ainsi que, en raison du manque de considération et de solidarité, l'Afrique a été enfermée dans un écocide mondial. Un navire qui se déplace muet et désolé.

L'écrivain Emmanuel Dongala, inspiré par les pensées de son personnage Mankunku dans « Le feu des origines », décrirait cette dérive d'une manière beaucoup plus métaphorique : la symétrie de l'univers a été rompue. Toute force a son contrepouvoir, chaque poison a son remède, et la restauration d'un équilibre nécessite que l'homme génère un nouveau modèle où la croissance économique prendrait en totale considération le respect de la nature.

La solution, loin d'être simple, nécessite du leadership et des initiatives, mais aussi de la solidarité et de la coopération. Les pays africains ont démontré, lors du sommet sur le changement climatique de 2016, au Maroc, qu'ils pourraient atteindre un consensus. Il s'agit d'une étape inévitable et urgente. Face à la crise que le continent noir et l'incohérence des actions des grandes économies polluantes vivent, la réponse africaine doit être de construire l'Histoire de sa souffrance et d'articuler les réponses avec une voix portante.